

lire et découvrir

France-Allemagne

Cette étude brillante de deux auteurs espagnols montre comment, au tournant du XVIII^e et du XIX^e siècle, les médecins européens, conscients de l'inefficacité et du retard de leur discipline comparée à des sciences telles que la physique ou la chimie, et lucides quant à la faiblesse de leurs théories, s'interrogèrent sur les fondations sur lesquelles il fallait reconstruire la médecine. À Paris, après la tourmente révolutionnaire, une génération exceptionnelle s'attela à cette tâche. Mais si son apport est largement reconnu, on sous-estime celui des Allemands dont on considère qu'ils se perdirent beaucoup dans les rêveries de la *Naturphilosophie* qui régnait alors dans les territoires germaniques. Un jugement contesté par les auteurs qui montrent que, pour peu qu'on fasse le tri dans les écrits et que l'on suive bien la façon dont se sont reformulées les préconisations de philosophes tels que Kant et Schelling, les Allemands, par un cheminement différent, contribuèrent au moins autant que les Français à structurer la nouvelle médecine qui s'élabora.

Assez paradoxalement, ce fut d'abord un retour à la tradition hippocratique qui, en réaffirmant la primauté de l'observation sur la théorie, permit aux médecins de se déprendre de tout le fatras idéologique qui s'était accumulé depuis des siècles. Pour ordonner les faits rapportés, la classification botanique fut considérée en France à la fin du XVIII^e siècle, sous l'influence de Sauvages, comme un modèle possible : il y avait des espèces morbides, comme il y avait des espèces végétales. Mais une telle conception supposait des modèles types de maladies qui cadraient mal avec la diversité des situations pathologiques observées. Délaissant cette voie, les Français, sous l'influence de la philosophie sensualiste de Condillac, privilégièrent une analyse fondée sur ce que leurs sens percevaient. Leurs observations, enrichies d'une pratique chirurgicale qui s'était beaucoup développée, et confrontées aux résultats d'autopsie des malades qui décédaient dans les hôpitaux, permirent de relier les signes des maladies à des lésions anatomopathologiques précises, assurant le triomphe de la médecine anatomoclinique si brillamment décrite par Michel Foucault. Mais quel degré général de certitude pouvait-on déduire de données d'expérience reposant sur une multitude d'observations, ne serait-ce que pour dégager quelques options thérapeutiques raisonnables ? La méthode numérique était peut-être la solution, ainsi que l'affirmait Laplace en 1814 : « *Il suffit d'éprouver chaque traitement sur un même nombre de malades, en rendant toutes les circonstances parfaitement semblables; la supériorité du traitement le plus avantageux se manifestera de plus en plus, à mesure que ce nombre s'accroîtra; et le calcul fera connaître la probabilité correspondante de son avantage et du rapport suivant lequel il est supérieur aux autres* ». Mais le procédé n'emporta pas la conviction générale, beaucoup pensant que la variation des états pathologiques était telle qu'elle ne pouvait mettre qu'en échec toute prétention statistique.

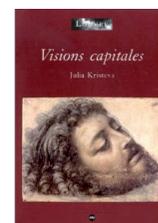
Naissance de la biologie

Pour leur part, les médecins allemands, qui accordaient autant de crédit à l'observation et à l'expérience que leurs collègues français, pensaient qu'on ne pouvait déduire des faits observés aucune conclusion valable, si on ne disposait pas *a priori* d'un cadre théorique solide capable de les valider, ce qui liait spéculation et expérience comme les deux faces indispensables du progrès de la connaissance médicale, laquelle ne pouvait s'insérer que dans un mouvement plus large postulant que les manifestations de la maladie (la pathologie) n'étaient qu'un cas particulier du développement plus général de la vie (la physiologie). Dans les deux pays, la biologie succédait à l'ancienne histoire naturelle, et la médecine apparaissait clairement comme une de ses branches. Ce faisant, une nouvelle approche du vivant se constituait, dont on reconnaissait la singularité et dont on s'efforça de comprendre l'organisation. Bientôt le concept d'homéostasie du Français Claude Bernard et la théorie cellulaire de l'Allemand Rudolf Virchow allaient donner à la médecine le socle scientifique auquel elle aspirait tant.

J. D.



Visions capitales



Par Julia Kristeva
Éditions Fayard
et de La Martinière,
Paris, 2013
144 pages, 35 €

Ce bel ouvrage est la réédition du catalogue d'une exposition du Louvre qui avait fait date en 1998. Confiée à Julia Kristeva, elle s'interrogeait sur les représentations d'un supplice aussi vieux que l'humanité : la décapitation. De l'Antiquité à la guillotine révolutionnaire, en passant par la décollation de saint Jean-Baptiste ou à celles d'innombrables saints, les images de décapitation ou de têtes coupées possèdent, parmi celles des nombreux supplices inventés par l'homme, la particularité d'être très fréquentes dans l'histoire de l'art et de provoquer habituellement chez leur spectateur une certaine stupéfaction. Une exhibition souvent sacralisée par le contexte religieux, rituel ou révolutionnaire auquel elle est associée, mais que la représentation désacralise aussi en nous forçant à ouvrir les yeux sur la violence de l'humanité. •